

Quel calme dans le cimetière !
Plus de chant, plus de cris ; tout dort.
Oh ! réjouis-toi, pauvre mère,
Réjouis-toi, ton fils est mort !

CH. BERGER.

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

DÉCIMIÈME PARTIE.

PARIS.

XIII.

(Suite.)

Il y avait grand dîner, dîner d'apparat chez M. Ludovic Argelès, ou d'Argelès, comme le petit baron se plaisait souvent à l'appeler. Ludovic voulait que l'on parlât de ce dîner : il pendait, ce jour-là, la crémillière dans son riche hôtel, et, en même temps, il fêtait son association avec Alphonse Birat, cette association qui devait lui donner la couronne de la finance !

Le matin même, l'acte avait été signé, et par-devant notaire, Ludovic Argelès marchait le premier dans la nouvelle raison sociale : toute la Bourse s'en était entretenue. Ludovic le savait, et son orgueil ne connaissait plus de bornes. A la Bourse, il s'était vu entouré ! Rien de merveilleux comme la sollicitude avec laquelle chacun s'occupe d'un nouveau riche qui fait son avènement dans la royaute de l'or ; l'un veut le marier, l'autre lui donner des gens, l'autre lui faire acheter des chevaux : chacun le flatte et se met à son service : on s'accroche à lui comme à un renorceur.

Enthousiasmé de ce succès, qui mettait Ludovic au premier rang, et un peu refroidi à l'égard d'Alphonse, qui avait consenti trop facilement à s'amoindrir dans cette circonstance, le petit baron ne quittait plus Ludovic. Il était naturellement du dîner, ainsi que Jules et Léon. Une vieille tante d'Alphonse y jouait le rôle de maîtresse de maison, et, grâce à cette combinaison, qu'il avait conseillée, le petit baron y avait fait inviter une jeune veuve, sa parente, qu'il voulait faire épouser à Ludovic. Outre quelques membres du personnel de la maison de banque, un ancien colonel, qui était de la connaissance d'Alphonse, et un diplomate d'une petite cour d'Allemagne, qui, déjà fort agé, devait à cette circonstance d'avoir récolté à peu près toutes les croix de l'Europe ; enfin quelques amis du petit baron, habitués du boulevard de Gand, fashionables qui n'étaient pas fâchés de faire connaissance avec la Banque, entouraient la table de Ludovic. Il n'avait pas invité Albert, d'abord parce qu'il craignait qu'il ne lui amenât Ernest, et ensuite parce qu'il pendait la crémillière précisément dans l'hôtel où, si peu de temps avant, Albert, pour

nous servir de ses propres expressions, l'avait dépendue.

Le petit baron s'était constitué le chambellan de Ludovic. Au milieu d'un monde dont la moitié ne connaît pas l'autre et n'avait jamais vu le maître de la maison, il s'efforçait de rompre la glace entre les divers invités, de faire causer la tante d'Alphonse avec le vieux diplomate, qui occupait la place d'honneur à côté d'elle surtout de mettre en évidence l'esprit de la jeune veuve, lorsque tout à coup un violent coup de sonnette interrompit brutalement un de ses meilleurs calembours. Un des domestiques qui servaient ayant entr'ouvert la porte battante, elle céda à une très-brusque impulsion, et deux hommes d'un aspect rude et hardi, précédés d'un troisième qui avait l'air plus poli, quoiqu'une expression de sévérité fut empreinte sur sa figure, pénétrèrent dans la magnifique salle à manger, toute revêtue de marbre blanc, où un ameublement de chêne sculpté ressortait, par sa couleur un peu sombre, sur ce fond plein de délicatesse et de fraîcheur.

— Où est Pierre, dit Ludovic Argelès ? demanda gravement celui qui commandait aux deux autres, et qu'à l'écharpe qu'il venait de ceindre il était facile de reconnaître pour un commissaire de police.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Que me voulez-vous ? dit Pierre, sur lequel tous les regards s'étaient fixés avec étonnement.

— Connaissez-vous Abraham Durand ? reprit le magistrat qui semblait continuer un interrogatoire.

Pierre avait presque oublié l'acquéreur de ses bestiaux, cet agent d'affaires équivoque avec lequel il avait eu des rapports à son arrivé à Paris.

— Je crois l'avoir vu une ou deux fois, dit-il.

— Ah ! vous croyez ! dit le commissaire de police. L'opinion du juge d'instruction est que vous avez eu avec lui des rapports plus intimes que vous ne l'avouez, et c'est pourquoi je suis chargé d'exécuter un mandat d'arrêt contre vous.

La surprise des invités de Ludovic était devenue de la consternation.

Alphonse et le petit baron, prenant tour à tour la parole au milieu des convives, qui s'étaient levés de leurs chaises, et des domestiques ébahis, s'étaient hâtés de faire observer qu'il y avait là sans doute un malen-tendu. Le commissaire de police exhiba le mandat d'arrêt, et déclara qu'il ne pouvait rien entendre, et que Pierre Argelès, dit Ludovic, devait être confronté avec Abraham Durand.

Toutes les représentations, toutes les explications, toutes les prières, restèrent inutiles. Le désespoir d'Alphonse n'était pas moins grand que celui de son nouvel associé : cette grande maison, dont les statuts et l'acte de société venaient d'être signés le matin même, était-elle donc frappée de mort en naissant ?

— Eh ! monsieur, expliquez-vous ! s'écriait Alphonse